



Réception de Danielle Bajomée

DISCOURS DE DANIEL DROIXHE
À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 FÉVRIER 2006

Chère Danielle,

Il arrive que l'on côtoie régulièrement depuis plusieurs dizaines d'années une personne sans vraiment la connaître. Il n'y a pas de raison pour que la chose soit moins banale dans le cadre universitaire. Faire son portrait peut alors donner lieu à une prise de conscience, quelquefois amère, des surdités, des actes manqués, que révèle chez le portraitiste un tel voisinage. En d'autres termes, on se dit, en fonction du tempérament : « je n'aurais pas cru ça d'elle » ou « voilà quelque chose que j'aurais voulu faire à sa place, si j'en avais eu l'idée ou l'énergie ». À quoi servirait vraiment un discours de réception s'il ne révélait pas autant à celui qui l'écrit, éventuellement sur lui-même, qu'à ceux auxquels il est destiné.

Nous nous sommes croisés pour la première fois dans les couloirs de l'Université de Liège, place Cockerill, durant l'année académique 1964-1965. J'entrais en Philologie romane. Tu finissais tes études. L'époque paraît bien lointaine, presque abstraite, inimaginable. Le général de Gaulle présidait en France. Brejnev succédait à Khrouchtchev. On venait d'adopter aux USA la loi sur les droits civiques et Martin Luther King devenait prix Nobel de la Paix, Jean-Paul Sartre refusant celui de Littérature. La télévision était en noir et blanc. Enfin, si cela se conçoit, Eddy Merckx n'avait encore gagné ni Tour de France, ni Tour d'Italie, ni Milan-San Remo, ni même la Flèche wallonne.

L'époque, pourtant, frémissait sous un vent de décoiffante modernité. À l'Université de Liège, la nouvelle salle de lecture de la Bibliothèque générale allait

bientôt s'orner des premières photos de la lune prises par Ranger VII. Chomsky s'apprêtait à publier *Cartesian linguistics* et Foucault *Les mots et les choses*. Bob Dylan chantait *The times they are a-changing*. En décembre 1964, la Romane liégeoise accueillait un lexicologue français qui avait encore à faire connaître un prénom (tel était décidément le rituel académique, sur les bords de la Meuse). Paul Robert écrivait dans son journal quelques mois auparavant : « Je suis depuis le matin dans un état de surexcitation fébrile, lorsque vers sept heures du soir, j'atteins enfin l'article ZYMOTIQUE. D'une écriture précipitée, je jette sur une grande feuille de papier la phrase suivante : *Aujourd'hui, 28 juin 1964, j'ai terminé mon dictionnaire.* » En décembre, donc, après une conférence à Heidelberg, Paul Robert participait à Liège à un colloque sur *Problèmes et méthodes de la lexicographie française*.

La mise en ordre « dictionnaire » du monde contemporain ne faisait que confirmer le sentiment d'entrer dans une constellation culturelle où la langue, le langage était appelé à régir un « nouvel entendement » de la littérature, voire de son histoire et de celle des idées. Le début du *Degré zéro de l'écriture* avait indiqué le chemin. Il vaut la peine d'être remémoré : « On sait que la langue est un corps de prescriptions et d'habitudes, commun à tous les écrivains d'une époque. Cela veut dire que la langue est comme une Nature qui passe entièrement à travers la parole de l'écrivain, sans pourtant lui donner aucune forme, sans même la nourrir : elle est comme un cercle abstrait de vérités, hors duquel seulement commence à se déposer la densité d'un verbe solitaire. Elle enferme toute la création littéraire à peu près comme le ciel, le sol et leur jonction dessinent pour l'homme un habitat familier. Elle est bien moins une provision de matériaux qu'un horizon, c'est-à-dire à la fois une limite et une station, en un mot l'étendue rassurante d'une économie. »

Retenons ici, comme emblématique de ton travail à venir, les mots de « verbe solitaire ». Ce « corps », cette « Nature » langagière dont Barthes soulignait la souveraine prégnance dévoilait cependant, dans un autre livre, une tout autre organisation que celle consignée par Paul Robert. La création littéraire y prenait les formes les plus fantastiques, les plus plastiques. *Les mots et les choses* s'ouvrait, on s'en souvient, par un texte de Borges citant « une certaine encyclopédie chinoise » où il est écrit que « les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b)

embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification », etc. Plutôt que l'ordonnement apparent du *Robert de la langue française*, c'était le désordre ou la taxinomie différente des dispositifs conceptuels ou culturels qui appelait à l'interrogation. Robbe-Grillet a désigné dans cet ébranlement d'une rationalité apparente du monde, dans la découverte de son disparate sous-jacent, le choc originaire ayant déterminé chez lui, avec le freudisme, l'engagement dans une nouvelle voie d'écriture. C'est à cette voie, sans cesse ramifiée en fonction de tes interrogations, de tes engagements, comme les « chemins qui bifurquent », que tu vas consacrer une grande partie de ton activité intellectuelle.

Originaire de Stavelot, tu as fait tes humanités en Allemagne, à Rösrath, où ton père — sous-officier antimilitariste et, qui est pis, saxophoniste — était en garnison. Un grand journal de province a transformé cette partie de ton existence en vie de château, au milieu des cygnes. On sait ce que peut être le quotidien dans ce type de casernement. Ta voie d'évasion fut la lecture : lecture des feuilletons de *Confidences* ou de *Nous Deux*, autant que celle de Proust, confies-tu ingénument au même journal.

Tu préparais donc, pendant l'hiver 1964-1965, ton mémoire de licence en Philologie romane sur Jules Laforgue. De ces années d'étudiante, tu retiens surtout, m'as-tu écrit, plus que la formation même, « les rencontres », « la découverte du vrai cinéma, du syndicalisme étudiant, du théâtre amateur, etc. (amours et amitiés nouées dans l'intensité) ». Tu lisais, dit la gazette, *Le Capital* avec Jean Gol. Décidément, l'époque nous semble bien éloignée, et bien exotique la solitude marxiste du coureur de fond.

André Vandegans remarqua ton travail de licence et, comme tu l'as raconté, t'engagea aussitôt dans son Service d'Histoire de la littérature française. Avec une fantaisie distributionnelle qui faisait son charme, il t'assigna donc le champ du nouveau roman. Fantaisie mais aussi vif souci de l'actualité et de l'avant-garde en matière de critique. Je veux aussi rendre hommage à André Vandegans, qui régnait alors sur une équipe d'assistants nous entretenant de la sociologie de l'institution littéraire au dix-septième siècle (avec Claudette Delhez), de la sémiologie des Lumières (avec Pol Gossiaux), de l'incorrection politique et

stylistique du cas « Céline » (avec Danielle Latin). Tout près de là, dans le service d'analyse textuelle, Claudine Gothot construisait sa lecture de *Madame Bovary*.

De 1966 à 1968, tu étudies pendant sept mois les archives des Éditions de Minuit, tout en suivant des cours à l'École Pratique des Hautes Études. Jérôme Lindon t'avait cédé le bureau de Beckett. Celui-ci, qui y venait rarement, t'y a surpris une fois. Son regard d'aigle ne t'a guère laissé que le temps de bredouiller quelques mots de confusion. À partir de 1970, tu participes à tous les grands colloques relatifs au nouveau roman, particulièrement à ceux de Cerisy. Tu y discutes l'œuvre de Robbe-Grillet (dont tu n'apprécies guère la compagnie), de Butor, de Duras et de celui auquel tu voudrais aujourd'hui consacrer le temps, parfois serré, que te laisseront tes fonctions académiques : Claude Simon. Ton travail critique, dès lors, va se démultiplier et embrasser son aire de départ de manière étourdissante : huit livres, quarante articles, près de soixante participations à des colloques, dont vingt-cinq réunions à l'étranger. Je me trouve ici quelque peu dans la situation du Winckler de Georges Perec, dans *La Vie mode d'emploi*, quand un personnage se trouve en peine de trouver un classement devant les étiquettes d'hôtel que lui envoie un ami. Tu intervies dans des réunions scientifiques à Genève, Stuttgart, Toronto, Montréal, Pavie, Amiens, Nancy, Dakar et — sur les pas de Marguerite Duras — Madras.

Mais enseigner, organiser, diriger exigent encore d'autres qualités. Tu deviens en 1981 vice-présidente de la Section de Philologie romane de l'Université de Liège. Une autre aventure te requiert ensuite : la création du Département d'information et communication. Tu y regroupes des forces vives que tentaient des terrains inconnus, et qui ne tenaient pas toujours leur juste place dans l'institution académique. Tu défends aujourd'hui avec bec et ongles ces explorateurs que distinguent aujourd'hui des publications prestigieuses, notamment dans le domaine de l'anthropologie.

Délaissant un moment tes entreprises académiques, il faut venir à cette part plus intime, plus secrète, d'activité que constitue chez toi l'écriture. Claire Lejeune, qui te connaît mieux que quiconque, m'a dit admirer, dans ta personnalité, la faculté de retour sur toi-même, voire d'isolement, de retraite. Marguerite Duras confiait, peu avant sa mort : « Il faut toujours une séparation d'avec les autres gens autour de la personne qui écrit les livres. C'est une solitude

essentielle. C'est la solitude de l'auteur, celle de l'écrit. » Tu as voulu explorer cette solitude et il en est résulté un livre classique : *Duras ou la douleur*, publié en 1989 et réédité il y a peu. La revue *Esprit* a écrit que l'essai ouvrait « la perspective la plus profonde » sur l'œuvre de l'écrivaine. L'accueil réservé à ton ouvrage a mis d'abord en évidence, au seuil d'une interrogation philosophique ou tragique, la modestie d'une soumission au texte et à l'auteur. Que tu le veuilles ou non, je crois reconnaître là l'effet d'un des enseignements spécifiques de ce qu'on a appelé « École liégeoise », doctrine appliquée avec la plus grande ferveur au nom du principe : « le texte, rien que le texte ». Françoise Gaillard a du reste souligné chez toi une mise à distance du « mimétisme scriptural » exprimant une « empathie louche avec l'auteur ». Elle a aussi salué ton indépendance à l'égard des « lieux communs de l'avant-garde textualiste » et de « l'avant-gardisme féministe, les deux se rejoignant souvent dans leur commune sacralisation ou mythologisation de l'écriture ». Ainsi, ta lecture évite tout « durcissement conceptuel » et s'offre comme pur plaisir du texte, et plaisir d'écrire sur le texte. On a évoqué « la facture si personnelle » de ton *Duras*, « quand affleurent, dans des formules qui imposent la pertinence du propos, une sensibilité extrême au texte littéraire et une écriture dont l'élégance n'est pas de convention¹ ».

Plaisir du texte et douleur, impossibilité de dire. Beckett encore : « nommer, non, rien n'est nommable ; dire ; non, rien n'est dicible ». Et pourtant, « il n'y a que ça ». « Il faut continuer. » Barthes, Lacan et Blanchot, qui t'ont inspirée, avaient mis en évidence le drame d'une parole qui semble faite pour dire la fatale dissociation de l'être et de la conscience, c'est-à-dire de l'être lui-même. Tu as poursuivi sur cette voie en enracinant la douleur de Duras dans le déchirement de l'unité, la séparation du sexe indifférencié, l'« insoutenable horreur » de l'arrachement à soi-même et à l'autre. Sans doute fallait-il qu'un autre courant moderne te pousse dans une nouvelle direction d'analyse et d'engagement. Tu rappelles comment Rita Lejeune — qui ne fut jamais de cette académie — répétait : « Quand c'est une étudiante qui flanche, il faut être doublement secourable. » La générosité de notre ancienne professeure de littérature médiévale allait bien au delà de la « barrière des sexes ». Elle nous disait : « Dans la vie, il faut se montrer un peu trop bon pour être certain de l'être assez. »

¹ Bernard Alazet, « Compte rendu de *Duras ou la douleur* », *Revue des sciences humaines* 219, 1990.

Tu n'avais donc besoin d'aucun entraînement contemporain pour t'engager dans le courant résolument féministe et pour « aller au plus dur » — comme te l'a écrit Cécile Talamon, lectrice chez Colin — « au plus dur » de la confrontation intellectuelle des genres. Tu as beaucoup travaillé avec notre consœur Claire Lejeune à « Penser le féminin », titre d'un numéro spécial des *Cahiers internationaux de symbolisme*. Tu es à l'origine de la fondation du FERULG, c'est-à-dire le groupe Femmes, Recherches de l'Université de Liège (des collègues liégeois masculins auraient préféré le sigle FLEUR, plus cratylien et conforme à la poésie des sonorités). Tu as obtenu pour Françoise Collin, fondatrice des *Cahiers du Groupe de recherche et d'information féministes*, l'attribution du prix Francqui au titre belge pour 2004-2005.

Est-ce jouer sur les mots que de dire que ta conception du principe féminin le définit, à la manière de Françoise Collin, comme « ce qui est originairement et irrémédiablement autre sans référence préalable à un même, ce qui s'est toujours dérobé à la maîtrise », ce qui échappe irréductiblement à tout « procédé dialectique visant l'identité » ? Certaines voudraient ériger le principe en paradigme du « Tout Autre » ou du « pur Dehors ». De là, dans tes travaux et ceux de tes amies et amis, « une prise en compte de tous les groupes opprimés dans notre société (femmes, noirs, homosexuels...) ».

Chemin faisant, carrière faisant, tu n'as pas oublié ton expérience du syndicalisme étudiant. Le militantisme, tu l'as aussi appliqué à l'action culturelle et à la vulgarisation au service des lettres françaises, du cinéma. Dès 1967, et déjà au Théâtre-Poème, auquel te lie une indéfectible fidélité, tu t'interrogeais sur « l'enseignement de la littérature » aux côtés d'un jeune agitateur culturel nommé Jacques De Decker. Mais est-ce à moi, si peu présent dans le paysage bruxellois, de rappeler aux habitués des réunions de Monique Dorsel que tu les entretins de Jacques Sojcher, de Maurice Nadeau, du Borain Marcel Moreau, de Dominique Rolin, de Jean-Pierre Verheggen, de Henry Bauchau — toute la phalange ? Est-ce à moi de te présenter à tes consœurs et confrères, quand on lit dans ta biographie qu'il y a près de vingt ans, tu siégeais aux côtés de Pierre Mertens, Gérard de Cortanze, Françoise Mallet-Joris dans le jury du prix Amnesty International Littérature. De Françoise Mallet-Joris, tu as préfacé les *Trois âges de la nuit*

réédités chez Labor. Le nom de Pierre Mertens revient trop souvent pour que je ne m’y attarde quelques instants.

Les convergences entre toi et lui sont évidentes. La solitude de l’écrivain qu’exprimait Duras entre en scène dès le début de l’ouvrage encyclopédique que tu as consacré à *l’arpenteur* des lettres françaises de Belgique. Mertens dit : « Je crois qu’il n’y a d’écrivain que fidèle et traître en même temps à sa course. L’écrivain est à la fois celui qui préfère la littérature à tout, et pourtant, pour lui donner vie, il est constamment obligé de la “ trahir ”, dans le meilleur sens du terme », c’est-à-dire par l’action dans le champ social. C’est cette carrière éclatée que reconstruit ton livre, kaléidoscope à la confection duquel tu as invité des créateurs comme Michèle Fabien, notre ancienne condisciple, Jean-Pierre Verheggen, Vassilis Vassilikos (auteur du roman dont été tiré le film *Z*), Julio Cortázar, André Delvaux. Ces fastes de l’amitié escamoteraient trop facilement le noyau sombre d’une œuvre que tu caractérises, de manière également très durassienne, par le sentiment du « désastre au cœur de l’être », par une sorte de nostalgie originelle dont Jacques-Gérard Linze a dit qu’elle « semble préexister à son possible objet », « dans l’univers de Mertens² ». Voilà donc ton regard refaçonant une œuvre complexe sous le signe d’un « péché originel », tandis qu’une voie peu royale de « salut » résiderait dans la pratique d’une « esthétique et éthique de l’impureté essentielle ». On n’en a pas non plus fini avec cette eschatologie.

Je ne voudrais pas passer sous silence, dans « le champ social » évoqué par Mertens, ton entreprise d’éducation du public à tes auteurs préférés. On ne peut qu’être impressionné par la diversité des lieux où tu as exercé ce militantisme littéraire : Palais et Galerie des Beaux-Arts de Bruxelles, Université du Travail à Charleroi, Maison de la Culture d’Arlon, Théâtre de l’Étuve et Palais des Congrès de Liège, etc., etc. Il n’est pas, dans cette dernière ville, jusqu’aux Dames de l’Instruction chrétienne que tu n’aies voulu convertir à la lecture de l’auteur de la *Vie et mort pornographiques de Madame Mao*. Elles ne t’en ont apparemment pas tenu rigueur, puisqu’elles t’ont réinvitée pour leur parler de « Littérature et droits de l’homme ». Il est vrai qu’à Liège, comme dirait Bourdieu, l’instance religieuse et mondaine de légitimation culturelle a toujours eu les idées larges, depuis les princes-évêques.

² « Mertens, mode d’emploi », *Revue générale*, mars 1991, p. 25-29.

Françoise Gaillard parlait à propos de ton livre sur Duras du malheur de l'homme comme « être-séparé ». Duras en a exprimé une des facettes, propre à celui qui écrit : « Ici, on se sent séparé du travail manuel. Mais contre ça, contre ce sentiment auquel il faut s'adapter, s'habituer, rien n'y fera jamais. Ce qui dominera toujours, et ça nous fait pleurer, c'est l'enfer et l'injustice du monde du travail. L'enfer des usines, les exactions du mépris, de l'injustice du patronat, de son horreur, de l'horreur du régime capitaliste, de tout le malheur qui en découle, du droit des riches à disposer du prolétariat et d'en faire la raison même de son échec et jamais de sa réussite. [...] C'est ça l'injustice majeure du temps, de tous les temps : et si on ne pleure pas là-dessus une seule fois dans sa vie on ne pleure sur rien. Et ne pleurer jamais c'est ne pas vivre. »

Je n'oserais pas, chère consœur, t'imputer par projection indiscreète les idées de Duras que je viens d'énoncer. Il suffit de mentionner le militantisme mondialiste que tu exerces depuis quelques années, notamment en direction de l'Afrique. Tu as enseigné aux étudiants de l'Université Cheikh Anta Diop, à Dakar, et à l'Université de Sfax en Tunisie — qui garde le cher souvenir de Perec. Tu as fondé à l'Université d'El Jadida, au Maroc, le Groupe de Recherches sur l'Interculturalité. Mais je préfère insister sur ton action pour faire connaître la littérature africaine féministe et particulièrement Aminata Sow Fall, grande intellectuelle sénégalaise, fondatrice de la maison d'édition Khoudia, membre du Bureau africain pour la Défense des Libertés de l'Écrivain. Que de résonances, dans l'œuvre de cette écrivaine, avec la situation belge ! Son roman *Douceur du bercail* (1998) traite de la rétention arbitraire et des humiliations infligées aux Africains arrêtés aux frontières. L'amertume d'un nouvel apartheid fera place, dans ce roman, à l'horizon d'une reconquête volontariste de la terre natale. Cette Afrique que tu aimes, Danièle, nous offrirait-elle par ailleurs un modèle de courage ? Dans *Festins de détresse*, paru l'année dernière, Aminata Sow Fall oppose aux fallacieuses perspectives de redressement offertes par « l'aide au développement » le nécessaire sursaut économique et moral, voire spirituel, de celui qui sait ne plus devoir compter que sur soi-même, dans un monde « en proie aux absurdités que provoquent les changements économiques et sociaux, trop rapides pour le temps d'une vie humaine » (quatrième de couverture).

Ton activité de critique de cinéma va dans le même sens. Tu as présenté au public liégeois des films comme *Afriques* de Raymond Depardon, qui traite également de la difficulté de parler de la douleur, devant le tableau d'un continent préservant au milieu des violences et des échecs la chaleur de la générosité, de la gaieté. Duras, toujours Duras ! Coupant court à tes activités à Wallonie-Image-Production ou au Groupe de Travail Médias de la RTBF, je détache ton article de 1999 intitulé « L'humaine et tendre boue », à propos de *La Promesse* des frères Dardenne³. Te voilà aux prises avec le quart-monde sérésien, cette société où « l'idée de destin », remplacée par « l'injustice économique », a « perdu tout sens » dans une « dégradation absolue de toute pensée communautaire », dans le scepticisme politique. Et nous revoilà devant le problème de la douleur : une détresse que Luc Dardenne, dans *Au dos de nos images*, refuse de traiter par « l'esthétisme victimaire », par « le consensus de l'éthique de la pitié », bref, par le *lèyiz-m' plorisme*⁴. Partageras-tu avec les frères Dardenne l'idée qu'une partie du « salut » réside dans ce que tu appelles « une forme d'assomption de soi-même », telle que celle reconquise par le personnage principal de la *Promesse*? Les Dardenne citent volontiers : « Dieu est mort. » Y ajoutera-t-on : « La Wallonie aussi » ? On aimerait te voir arbitrer un débat entre cette vision chrétienne⁵ et celle d'un Ken Loach, au nom d'une internationale de la résistance qui lie aussi l'Africain à ceux que l'abbé Raynal nommait au dix-huitième siècle « les nègres de l'Europe ». Marcel Moreau a justement parlé des « boursoufflements de moricaud rossé » qu'offre l'image de son Borinage minier, où l'« on ne peut », dit-il, « vivre aussi longtemps de fouille et de houille sans se retrouver à l'heure de la remontée finale, le teint terreux, la peau ridée, l'œil funèbre ».

Marguerite Yourcenar a écrit : « Les périodes d'ombre sont très importantes pour moi dans un personnage⁶. » Tu m'as expliqué dans quelles circonstances tu avais été amenée à t'occuper intensivement de Georges Simenon, dont tu diriges le Centre créé par Maurice Piron. Ton livre sur *Simenon : une légende du XX^e siècle*, a

³ *Revue belge de cinéma*, mars 1997, p. 83-88.

⁴ P. 36-37.

⁵ Voir aussi la description de la société wallonne comme paradigme de « l'indétermination », où « plus rien n'est pur, n'appartient à un seul héritage particulier, n'est vierge d'une rencontre qui (ne) l'ait batardisé » (p. 55).

⁶ *Marguerite Yourcenar. Les grands entretiens de Bernard Pivot*, Gallimard/INA, 2003.

peut-être été celui qui a le plus travaillé aux célébrations de l'année 2003. Tu as même écrit le livret du programme de l'opéra *Simenon et Joséphine* à l'Opéra Royal de Wallonie, en septembre 2003. À tout péché miséricorde.

D'autant que tu n'avais pas la part belle, avec le marathonien de l'amour et des femmes. Disons même que tu l'as échappé belle. Dans une utopie de république liégeoise platonicienne où les vedettes culturelles feraient la loi et les carrières, la tienne eût été quelque peu menacée. Je n'en veux pour indice que ce bien vieil article du jeune Sim détaché par Jacques Lemaire⁷. Simenon écrivait en 1922 dans sa rubrique *Causons*⁸ : « J'ai lu quelque part que des cours étaient institués qui prépareront les jeunes filles à entrer à l'université. Et pour le principe j'ai applaudi, car il est ridicule de croire que la supériorité de l'homme consiste dans la digestion du latin et du grec. / Mais après avoir applaudi, j'ai plaint les jeunes filles qui, dans quelques années, seront docteurs ès philosophie et lettres, docteurs en droit ou en philologie latine ! / Le monde des docteurs ès toutes sortes de choses est déjà passablement grouillant. On s'y écrase les orteils et on n'y mange pas souvent à sa faim. L'arrivée des dames n'y changera rien, ou plutôt restreindra encore un peu la place. [...] / Sans doute les dames feront-elles aussi concurrence au licencié en philosophie et lettres qui copie des pensums et conjugue des verbes latins à cinq sous la grande page pour les élèves du collège ! / Bref, la bohème intellectuelle s'enrichira. Elle ne manque déjà pas de membres. Les temps sont proches où tout le monde, hommes et femmes, parlera latin, grec, discutera la philologie germanique et fera de savantes exégèses pour des thèses aussi superbes qu'improductives. »

Vous n'en voulez pas davantage, Mesdames, Messieurs, vous en avez assez ? Terminons-en avec Simenon, qui conclut : « Sans doute alors les servantes seront-elles un peu plus rares qu'aujourd'hui, et les hommes qui savent se servir de leurs bras exigeront-ils des salaires plus copieux ! Il ne coûtera rien de faire enseigner à

⁷ Une citation intégrale lui donne une portée que le Rouletabille liégeois eût sans doute désavouée bien qu'il faille lui reconnaître une manière bien à lui d'assumer ses idées de jadis et naguère, par exemple quand il s'inscrit au club des Amis de Brasillach, parmi lesquels son nom figure toujours.

⁸ Jacques-Charles Lemaire, *Simenon jeune journaliste. Un « anarchiste » conformiste*, Bruxelles, Complexe, 2003, p. 220.

ses enfants les mathématiques, jusqu'à Einstein, inclus. Mais on se ruinera pour s'offrir — *s'offrir* — une bonniche de quinze ans ou une femme en journée. »

Chère Danielle, continue à nous donner, et aux avocates, dames, bonniches et femmes à journée, l'envie de lire les auteurs auxquels tu as donné une grande partie de ta vie.

Copyright © 2006 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Daniel Droixhe, *Réception de Danielle Bajomé. Séance publique du 25 février 2006 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2006. Disponible sur : < www.arlfb.be >